

11 janvier 2026, thème culte artistique, Alain Wirth

Thème : Dénouement et sainteté, puissance et joie des disciples

Lecture biblique : Luc 10.1-20

Avec vous, sur vous, n'emportez rien ... ou si peu. Voilà en bref ce que Jésus commande à ses disciples lorsqu'il les envoie, deux par deux, dans les villages de la contrée ; pour apporter la paix dans les maisons, guérir les malades et annoncer la proximité du Royaume de Dieu. « *N'emportez ni bourse, ni sac de voyage, ni sandales (...)* » (Luc 10.4a). L'équipement est réduit à l'extrême ; Jésus va en-deçà du minimum que tout voyageur sensé emporte avec lui sur la route. L'Évangile de Luc n'est pas le seul à évoquer cette exorbitante limitation des affaires à prendre avec soi ; Matthieu et Marc y vont aussi de bon cœur.

Si l'on additionne les recommandations collectées dans ces trois évangiles, on obtient un descriptif d'ensemble des plus drastiques. Au sujet du matériel : « Rien ; pas de sac, pas de pain, pas de provision ; pas d'argent, ni bourse, ni or, ni argent, ni monnaie ». Au sujet de la tunique : « En enfiler une, mais pas de rechange ». Au niveau des sandales : « Mettez-les aux pieds, mais n'emportez pas de rechange ». La structure de la recommandation apparaît clairement : En termes d'équipement, la règle générale est de ne rien emporter. Il y a en tout cas des moyens clairement écartés : Pas de sac pour transporter des affaires utiles, pas de provisions de nourriture, pas d'argent de poche. Il reste deux objets de première nécessité qui sont autorisés : La tunique et les sandales ; les disciples les porteront sur eux, mais ils n'emporteront aucun rechange.

Ce que Jésus demande à ceux qu'il envoie, c'est de renoncer à la sécurité de tout voyageur prudent. Oui, un voyageur prudent emporte un sac de transport avec des rechanges ; oui, un voyageur prudent se munit d'une bourse avec de l'argent ; et oui, un voyageur prudent n'oublie pas d'emmener avec lui des provisions de nourriture. Pour le voyageur prudent, ces ressources sont indispensables. Du reste, les philosophes itinérants de l'époque voyagent avec ces équipements-là ; ils se déplacent de village en village, en offrant leur sagesse sur les marchés. Ces philosophes (stoïciens) enseignent notamment la liberté radicale face aux possessions matérielles ; ce qui ne les empêche pas d'emporter avec eux des sacs et des provisions de nourriture par exemple.

Jésus demande aux siens une plus grande radicalité : Ne faites pas de préparatifs, comme on en fait d'ordinaire à la veille d'un voyage ; partez tels quels. Alors que, comme le précise franchement Jésus, les disciples sont « *envoyés comme des agneaux au milieu des loups* » (Luc 10.3). Or, quand on se retrouve

« agneaux » au milieu des « loups », on organise sa défense. On fait appel à un berger qui veille sur le troupeau, on s'entoure de clôtures électriques et on adopte des Patou, ces grands chiens de berger blancs ... Ben non, pas sur ce coup-là. Les disciples iront sans rien, sans moyen de protection ; sans réserve et sans défense. A ce sujet justement, Matthieu (10) et Luc (9) ajoutent que les disciples envoyés ne doivent même pas emporter un bâton.

Jésus heurte nos réflexes sécuritaires. Quand on s'avance en milieu présumé hostile, on multiplie les sécurités ; c'est le moyen que nous avons pour pallier nos anxiétés. Ce que Jésus attend donc des siens est contre-intuitif. Ils sont envoyés les mains nues ; ils sont des envoyés désarmés. A ce propos, je cite ici le témoignage d'un primat de l'Eglise orthodoxe qui répond au nom d'Athénagoras 1^{er} ; il fut patriarche de Constantinople au milieu du 20^{ème} siècle : « La guerre la plus dure, c'est la guerre contre soi-même. Il faut arriver à se désarmer. J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais je me suis désarmé. Je n'ai plus peur de rien, car l'amour chasse la peur. (...) Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur ».

Quand on considère la radicalité à laquelle les disciples sont appelés relativement à leur dénuement, comment le comprendre, ce dépouillement ? En reprenant l'argumentaire du bibliste John Nolland, on peut avancer quatre faisceaux de sens, qui ont chacun leur légitimité.

Primo. Le sens de l'urgence, la notion de priorité. « *Le Royaume de Dieu s'est approché de vous* » (Luc 10.9b), dit Jésus. Désormais plus rien d'autre ne compte. Jusqu'ici, le Royaume était un horizon, une promesse. Mais voilà qu'il arrive. Dès lors partez immédiatement vers les villages ; ne perdez pas de temps à vous équiper correctement et ne traînez pas en chemin. L'urgence est telle que, dans ce stage au ministère que Jésus offre aux siens, il s'agit de poser un signe prophétique.

Le dénuement présenté aux villageois par les disciples qui guériront les malades sera un formidable témoin de cette urgence : « Si nous venons à vous dans cet état de dépouillement, sans bourse ni sac de voyage, c'est pour que vous saisissiez à quel point rien ne compte autant que le Royaume de Dieu qui s'approche de vous ». Chaque génération de chrétiens est appelée à témoigner de cette importance radicale à sa génération ; parce que, dans chaque génération, il y a encore des villageois qui ne savent pas que le Royaume de Dieu s'approche ; dans chaque génération, il y a encore des villageois malades qui ont besoin d'être guéris.

Deuxio. Après le signe visible de l'urgence, l'identification aux pauvres. C'est vers les nécessiteux des villages que les disciples sont envoyés ; ce qu'ils apporteront ne sera pas leur sagesse, mais la guérison et la paix puissante. Jésus envoie les disciples tels qu'il est lui-même. Je vous rappelle l'essence de la mission du Seigneur, que Luc établit dès le début de son Evangile : « *L'Esprit du Seigneur repose sur moi parce qu'il m'a désigné par l'onction pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé pour proclamer aux captifs la libération, aux aveugles le recouvrement de la vue, pour apporter la délivrance aux opprimés* » (Luc 4.18). C'est pour les démunis que Jésus est venu, pour les sans force, sans moyen, sans ressource.

Si les disciples sont envoyés sans équipement, c'est pour faire alliance avec les personnes qui ont perdu leurs moyens, perdu leur santé, perdu leur liberté. C'est dépendants pour tout que les disciples sont envoyés vers les villageois qui ont perdu la main sur leur vie. Jésus est crédible parce qu'il vit la confiance en son Père. Jésus veut que cette confiance-là, dans le Père céleste, les disciples l'intègrent pour eux-mêmes ; de sorte que lorsque les disciples transmettront la confiance dans le Père qui est aux cieux, ils soient crédibles eux aussi.

Tertio. La confiance justement. C'est un des objectifs que Jésus a fixé au stage de ses disciples : Expérimenter la providence de Dieu. Dans l'optique des années à venir, il faut que les disciples apprennent que la confiance dans la providence du Père est d'une redoutable efficacité. Du reste, deux chapitres plus loin, Jésus l'enseignera explicitement aux siens. Faisant allusion aux habits et à l'alimentation, Jésus constate que « *les païens de ce monde s'en préoccupent sans cesse* ». Puis il enchaîne : « *Mais votre Père sait que vous en avez besoin. Faites donc plutôt du règne de Dieu votre préoccupation première, et ces choses vous seront données en plus* » (Luc 12.30s). Il faut que les disciples apprennent à renoncer au souci de leur vie ; au sujet de leurs besoins fondamentaux, il faut qu'ils expérimentent que le souci n'est plus nécessaire. Une priorité compte, une préoccupation s'impose : Le règne de Dieu s'est approché.

Quarto. L'équipement hyper-rudimentaire des envoyés de Jésus fait écho à l'équipement des pèlerins juifs, lorsqu'ils se rendent au temple de Jérusalem. En effet, quand les fidèles abordent la montagne du temple, les rabbins ont décrété l'interdiction du port d'un bâton, du port des souliers, et du port d'une bourse ; en plus, on ne gravit pas la montagne sainte avec de la poussière sur les pieds. Ainsi, le paquetage des disciples envoyés et celui des pèlerins juifs offrent des

similitudes ; des similitudes qui témoignent d'une évolution, du passage, en Jésus, du Premier Testament à la nouvelle alliance.

Certes Jésus envoie ses disciples comme en pèlerinage ; mais ce pèlerinage présente de nouveaux contours. Premièrement, au lieu de monter à Jérusalem, les disciples sont envoyés dans les villages, auprès des Israélites dispersés et vers les nations. Deuxièmement, au lieu d'accomplir son propre devoir religieux en pratiquant le pèlerinage, les disciples vont apporter la bonne nouvelle. Troisièmement, au lieu d'entrer dans les parvis du temple, les disciples entrent dans les maisons. Voilà comment, en rebondissant sur le paquetage des pèlerins juifs, Jésus réoriente le but et la nature du pèlerinage. Dit en une phrase, Jésus n'envoie pas ses disciples en pèlerinage, mais auprès des malades.

Par cette mise en parallèle des équipements, Jésus fait évoluer la compréhension de la sainteté. Avec sa venue, ce n'est plus la montagne du Temple qui est sainte ; ce sont les lieux que les disciples visiteront qui le deviendront. Par leur ministère, les disciples apporteront la sainte présence de l'Éternel ; la sainteté dans les maisons en invoquant la paix ; la sainteté dans les personnes en guérissant les malades. Par leur visite, parce qu'ils en ont reçu le pouvoir de Jésus, les disciples feront des maisons visitées et accueillantes des sanctuaires. En Jésus-Christ, la sainteté ne se rencontre plus en accédant à un sanctuaire ; par les disciples, c'est elle qui fait le voyage et parvient jusqu'à nous, dans nos communes, dans les foyers.

En Jésus-Christ s'opère un basculement du lieu de la présence sainte de Dieu. Sa présence n'est plus une donnée statique attachée au temple ; c'est la personne de l'envoyé qui devient porteur de la sainte présence. C'est alors qu'on comprend mieux l'étrangeté de cette paix mobile que Jésus évoque : « *Lorsque vous entrerez dans une maison, dites d'abord : "Que la paix soit sur cette maison". Si un homme de paix y habite, votre paix reposera sur lui (...)* » (Luc 10.6).

Dans le Premier Testament, le tabernacle puis le temple étaient le sanctuaire de la paix ; c'est au temple qu'on venait chercher la paix et la bénédiction ; c'est au temple qu'on venait faire la paix avec L'Éternel ; c'est au temple également, avec ses sacrifices de réparation, qu'on venait se réconcilier avec son prochain. En Jésus-Christ, c'est moi qui deviens un sanctuaire ; et c'est à moi donc que s'attache la paix ; c'est par moi que la paix se donne. Voilà pourquoi, quand il parle de cette paix, Jésus l'attache à ses disciples : « *Votre paix* ». Voilà comment elle part de moi.

« *Allez : je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups* » (Luc 10.3). Pour quel résultat ? Magistral, c'est le triomphe sur toute la ligne. Pendant que les disciples chassaient les démons, Jésus assistait à la déchéance du diable : « *Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair* » (Luc 10.18). On remarque en passant que, depuis son baptême, c'est la seule vision de Jésus que le NT nous transmet. Comme le disait le théologien Godet : « Pendant que les disciples expulsent les suppôts, Jésus voit tomber le maître ». Ce qui est remarquable, c'est que le diable est vaincu par ... des agneaux. Dans le monde animal, ce qui caractérise l'agneau, c'est l'absence de moyen de défense : pas de dard ni de crocs, ni serres, ni griffes ; il ne court pas vite et ne sait pas se cacher.

Et pourtant, ce sont des moutons qui font chuter « *le grand dragon, le serpent ancien* », pour reprendre les termes de L'Apocalypse (12.9). Contrairement à la tragique histoire de la Chèvre de Monsieur Seguin (nouvelle des Lettres de mon moulin - Alphonse Daudet), cette fois, ce sont les agneaux qui ont bouffé les loups ! C'est donc lorsque le disciple est un agneau qu'il peut marcher sur les serpents et les scorpions : « *Il est vrai que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions, et d'écraser toutes les forces de l'Ennemi, sans que rien ne puisse vous faire du mal* » (Luc 10.9).

C'est quand même fortiche de la part de disciples qui se sont exposés sans ressources et sans moyens de défense ! Comme le relevait le pasteur Antoine Nousis, les premiers chrétiens ont conquis l'ensemble de l'Empire romain sans verser une seule autre goutte de sang que celle de leurs martyrs.

L'image est forte, le basculement saisissant : Alors que le diable chute du ciel, nos noms s'élèvent vers le ciel pour être fixés en lui : « *Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair* » (Luc 10.18), dit Jésus. Puis il enchaîne : « (...) *vos noms sont inscrits dans le ciel* » (Luc 10.20b). Alors que l'ennemi chute, nous sommes élevés. Au terme de cette expérience, Jésus conclut en avertissant les siens : Ne vous trompez pas de joie. Votre identité ne repose pas sur votre autorité sur les puissances des ténèbres ; votre joie jaillit de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. Notre privilège réside dans cette promesse : Je suis connu de Dieu, tu es connu.e de ton berger.

L'image de cette inscription céleste de nos noms fait référence aux registres royaux de l'Orient ; il s'agissait de registres de citoyens qui contenaient les noms des sujets appartenant au royaume. Par analogie, tu es sujet.te du ciel, tu appartiens au ciel. C'est là ta joie : Ton inscription ineffable dans le marbre du ciel. Par conséquent, ta joie ne dépend pas de tes victoires. Si tel est le cas, tu

cours le risque du désenchantement. Parce que le mouton que tu es n'est pas un mouton toujours puissant. Il arrive que tu sois un mouton fatigué ou perdu. Il arrive que lorsque tu lèves les bras au ciel, ce n'est pas en signe de victoire ; mais pour appeler à l'aide. Dans notre parcours de vie avec le Seigneur, nous ne progressons pas linéairement de victoire en victoire ; nous ne sommes pas toujours fidèles, nous sommes vulnérables, nous sommes marqués par l'inconstance.

Si tu arrimes ta joie à tes victoires, si ce sont elles qui nourrissent le sens de ta vie et de ta foi, le jour vient où tu seras déçu.e, honteux/se ou confus.se ; et ta joie deviendra tristesse. Parce qu'il y a des temps où tu n'es pas au front, triomphant de toutes les batailles ; il est des temps où tu es une brebis blessée à l'abri dans les bras de ton berger, en récupération dans l'infirmerie de l'enclos. Nos œuvres pour le Seigneur ont leur fragilité et leur ambiguïté. A l'inverse, nos noms sont constamment et solidement établis dans le ciel ; rien ni personne ne pourra se dresser contre ça.

Je termine avec ce point central du message final de Jésus aux siens, encore tout excités par leurs récentes victoires : « Vous n'appartenez pas à vos œuvres, mais au ciel et à son Royaume ».

Questions pour un partage

- Pour accomplir leur mission, les disciples ne doivent quasiment rien emporter avec eux. Ils vivront de leur confiance jusqu'au bout, renonçant à leurs appuis sécuritaires habituels. Quels sont les ressources auxquelles tu aurais de la peine à renoncer, s'il le fallait pour obéir au Seigneur ? Quelles sont les sécurités qui « te tiennent debout », qu'il te coûterait de lâcher pour un pas de foi que Dieu te demanderait ?
- Les disciples ont été envoyés pour apporter la paix dans les maisons (Luc 10.5), guérir les malades (Luc 10.9a), chasser les démons (Luc 9.1) et annoncer le Royaume qui vient (Luc 10.9b). Quand, pour la dernière fois, as-tu pratiqué/expérimenté l'un ou l'autre de ces actes de bénédiction ?
- Tu n'appartiens pas à tes œuvres, mais à Dieu, qui a inscrit ton nom dans les cieux. Le sens de ta vie repose sur ton identité établie dans ton Père qui est aux cieux et non pas sur ton engagement envers le Seigneur. Jusqu'à quel point est-ce vrai à ton sujet ? Quand tu es déçu.e de toi-même, quand ta consécration à Dieu vacille, quelles sont les pensées qui

s'insinuent dans ton cœur ? Et comment t'y prends-tu pour te rétablir à nouveau pleinement dans ton appartenance « aux cieux » ?